

*Confessions
d'un chasseur d'opium*

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ALLIA

Country
Héros oubliés du rock'n'roll
Hellfire
Blackface

NICK TOSCHES

*Confessions
d'un chasseur d'opium*

Traduit de l'anglais par
JEAN-MARC MANDOSIO



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2004

TITRE ORIGINAL
Confessions of an opium seeker

VOUS comprenez, il fallait vraiment que j'aille en enfer. J'avais, pour ainsi dire, le mal du pays. Mais d'abord, en guise d'explication, l'oignon.

J'ai un ami qui possède un restaurant considéré comme l'un des meilleurs restaurants italiens de New York. Comme dans la plupart des restaurants italiens de Manhattan, la nourriture y est préparée par des Dominicains ou divers autres gars aux origines ethniques plus exotiques et indéfinissables. Ce bouge au parfum de tiers-monde où je prends mon déjeuner se prévaut de l'appellation *cucina toscana*, évoquant ce parc à thèmes entièrement américanisé qu'est Florence, où l'on serait bien en peine aujourd'hui de dénicher un *vero fiorentino* au milieu du troupeau compact des touristes estivaux qui apportent à Dante sa revanche.

Quoi qu'il en soit, je suis assis là, et je ne peux m'empêcher de voir et d'entendre ce qui se passe autour de moi, tandis que des hommes à la mode lèvent leurs verres de vin en parlant de sa robe, de son corps, de son

Première édition : *Vanity Fair*, n° 481, septembre 2000.

© Nick Tosches Inc., 2000.

© Editions Allia, 2001, pour la traduction française.

bouquet. Mon ami le propriétaire n'est pas un idiot en affaires. Il les encourage, les pousse dans les derniers retranchements de leur fausse compétence. Le sourire qu'il arbore – il leur a vendu plusieurs centaines de dollars ce qui lui a coûté beaucoup moins cher – est pour ces aveugles une récompense et une bénédiction, la reconnaissance de leur bon goût et de leur érudition.

Je reste assis un bon moment, fixant des yeux l'oignon posé là devant moi. Car cet oignon révèle mieux que tout le musée des Offices la vraie nature de la créativité italienne, mieux que les œuvres complètes de Machiavel la vraie nature de la fourberie toscane.

Il ne s'agit même pas, pour être précis, d'un oignon, mais d'un demi-oignon. Oui, mais c'est un demi-oignon Walla Walla – comme l'indique la carte – rôti et surmonté de quelques grains de caviar. Son prix est de trente-cinq dollars. Sachant qu'un oignon Walla Walla d'une livre coûte un dollar environ, et que le caviar de bélouga s'achète très au-dessous de vingt-cinq dollars l'onc, ce demi-oignon, grains de caviar compris, doit valoir cinq ou six dollars. Transformé en un mets de choix, rare et précieux, par mon prestidigitateur d'ami, il est très demandé :

lorsque le caviar vient à manquer, le demi-oignon à cinquante *cents* est servi au prix de dix dollars.

Je contemple l'oignon et ma mémoire bat la campagne, me ramenant à l'époque – il y a plus d'un quart de siècle – où mon ami n'avait pas encore fait de cet endroit l'une des adresses les plus huppées de Manhattan. C'était en ce temps-là une petite cantine semi-privée, un bouge plutôt fréquenté par des messieurs du genre sombre et taciturne. Je vois d'ici le type dont le bouge portait le nom servir à l'un de ces gars-là un demi-oignon américain comme s'il s'agissait d'un trésor, en lui demandant non seulement de le payer, mais de déboursier vingt sacs. C'eût été son arrêt de mort. Car ces clients étaient des hommes pleins de discernement. Heureusement pour mon ami, cette génération se meurt, laissant la place aux *néo-cafoni* d'aujourd'hui.

Mais venons-en à ce que Kant nomme “la chose toujours insaisissable”. Cela a quelque chose à voir avec l'oignon coupé en deux, c'est vrai, mais également avec la robe, le corps et le bouquet du vin.

Nous vivons en un temps de pseudo-connaissance, par quoi nous nous efforçons vaniteusement de nous distinguer de la

médiocrité ambiante. S’asseoir autour d’une bouteille de jus de raisin rance et évoquer de délicats arômes de groseille, de fumée de chêne, de truffe, ou n’importe quelle autre gracieuse ineptie que l’on croit découvrir dans le goût de cette piquette, c’est être un *cafone* de premier ordre. Car s’il y a un délicat arôme à découvrir dans n’importe quel vin, ce sera vraisemblablement celui des pesticides et des engrais. Voici ce qu’un “connaisseur” dit d’un Château-Margaux de 1978 : “Aéré pendant une heure, ce vin dévoile de doux parfums de cassis, de chocolat, de violette, de tabac et de vanille. Attendez encore dix ans et ce vin pourra aboutir au mélange caractéristique du Margaux classique : cassis, truffes noires, violette et vanille.” Comme si tout cela n’était pas déjà assez absurde, il y a “une note poivrée cachée dans le cassis”.

Comment un nez aussi sophistiqué peut-il ne pas détecter la bouse de vache avec laquelle les propriétaires de ce Bordeaux si réputé fertilisent leur vin ? Un véritable connaisseur en matière de vins, si une telle chose pouvait exister, reconnaîtrait principalement le goût des pesticides et des engrais : il ne serait pas un *gôuteur de vin*, mais bien plutôt un *gôuteur de merde*. La seule connaissance

qui vaille en matière de vins est celle des gens qui savent que la véritable *âme du vin*, c’est le vinaigre. C’est en buvant d’un trait ces rares vinaigres d’un grand âge étiquetés *da bere* que l’on goûte réellement des merveilles : le vrai truc, à mille lieues de ce jus de foutaise industriel enrobé d’épithètes prétentieuses. C’était autrefois la boisson noble et sans apprêt des paysans nobles et sans apprêt – des paysans bien plus nobles et compétents que ces connards bourrés de fric qu’on escroque en leur faisant croire que le vin appelle d’autres commentaires que “bon”, “mauvais” ou “ferme ta gueule et bois un coup”.

Ah, oui, la chose toujours insaisissable.

Je suis assis là, je me rappelle le bon vieux temps, je me rappelle le goût de ce vinaigre, je me souviens de mille autres choses, et je me souviens du goût le plus rare de tous : le goût du souffle de l’illimitable.

Je dis merde à ce monde où les oignons coûtent trente-cinq dollars, et à ceux qui les mangent. Je dis merde à ce monde de ploucs soi-disant sophistiqués incapables de reconnaître les plus belles choses de la vie – une gorgée de ce vinaigre ou les premiers reflets de l’automne sur un arbre – et, *a fortiori*, de

les apprécier ; ces ploucs qui ont fait de New York un centre commercial pour tous publics, et qui en redemandent.

Ils étaient morts. Le voisinage était mort. La ville était morte. Même ce putain de siècle était mort.

Ma limousine démarra. Elle ressemblait à un corbillard. Je décidai de vivre. Voilà la chose toujours insaisissable, la chose qui continue de nous échapper tandis que nous nous dirigeons vers la tombe.

Je suis né pour fumer de l'opium.

Ne vous méprenez pas : je suis contre les drogues, ayant depuis longtemps abjuré leur usage pour suivre la voie spirituelle tracée par la *Prophétie des Andes* et par ce type au grand front luisant¹. La drogue tue.

Et pourtant, je suis né pour fumer de l'opium. Plus précisément, je suis né pour fumer de l'opium dans une fumerie d'opium.

1. Allusion à John Gray, auteur du best-seller *Les Hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus : connaître nos différences pour mieux nous comprendre*.

La Prophétie des Andes : à la poursuite du manuscrit secret dans la jungle du Pérou, de James Redfield, est un best-seller américain récent. (Les notes sont du traducteur.)

Pourquoi l'opium ? La description qu'en fit Thomas De Quincey en la nommant "la céleste drogue" est presque parfaite : "Je tenais une panacée – φάρμακον νεπενθές – pour tous les maux humains ; je tenais tout à coup le secret du bonheur dont les philosophes avaient disputé durant tant de siècles." Cette céleste drogue, cette panacée, "communique sérénité et équilibre à toutes les facultés, actives ou passives", et "y introduit l'ordre, la loi et l'harmonie les plus exquis". Personne, "après avoir goûté aux divines délices de l'opium, ne condescendra aux joies terrestres et grossières de l'alcool".

Méditez ces propos ; puis arrêtez-vous un instant et dites-vous bien que De Quincey n'a jamais expérimenté l'opium dans son essence la plus pure. Comme l'indique le titre de son célèbre ouvrage, *Les Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, De Quincey n'a jamais inhalé les vapeurs qui sont l'âme transsubstantiée de la drogue sous sa forme la plus céleste. De Quincey s'est fiancé à l'opium à Londres, dans les premières années du XIX^e siècle, avant que la pipe ne parvienne en Occident. Il prenait son opium au moyen de la teinture connue sous le nom de laudanum, une dilution de la drogue dans l'alcool, vingt-cinq

gouttes de laudanum pouvant contenir, au mieux, un tout petit grain d’opium. Les effets de la drogue, aussi céleste qu’elle fût, étaient diminués et amortis par l’énorme quantité d’alcool “terrestre et grossier” qui constituait l’essentiel du laudanum. Le mélange de l’opium et du vin est mentionné dans l’*Odyssée*; les vers élogieux et puissants que lui consacre Homère nous indiquent clairement que le premier et le plus grand de tous les poètes avait fait l’expérience de la céleste drogue.

L’opium, à la fois comme remède et comme panacée sacrée, est plus ancien que tous les dieux connus. Ses origines se perdent dans les brumes préhistoriques du début de la période néolithique. Tenu en haute estime en Mésopotamie et en Egypte, il naquit dans la région méditerranéenne en même temps que la Grande Mère primitive et resta associé à cette dernière, sous ses divers avatars, tout au long de la période archaïque et de la période classique. Comme nous l’apprend Homère, il s’agissait d’une substance théophanique aux yeux des Grecs, qui donnèrent à la merveilleuse sève du pavot son nom : ὄπιον, en latin *opium*. Le terme dorien pour le pavot, μάκων, devenu en grec classique μήκων

– *mekôn* –, donna à la cité de Cyllène, riche en opium, son ancien nom de Mèkônè, c’est-à-dire la Cité du Pavot. Là, dans un temple d’Aphrodite, une statue d’or et d’ivoire représentant la déesse fut plus tard érigée, tenant une pomme dans une main et une fleur de pavot dans l’autre.

Des échos portés par les vents, défiant aussi bien l’histoire que la linguistique, traversent le monde mystérieux de l’opium pour former d’étranges confluences, analogues à celles des religions. Dans toute l’Asie, quels que soient la langue ou le dialecte, les nombreux termes désignant l’opium résonnent du nom le plus ancien que nous lui connaissions, qui est lui-même une résonance de l’inconnu. De la Cité du Pavot de la Grèce antique à l’ancienne cité située au cœur du pays de l’opium dans la Turquie moderne, dont le nom, Afyan, ne fait qu’un avec celui de l’opium; de la Mèkônè disparue au fleuve Mékong qui coule de nos jours à travers le Triangle d’Or: c’était comme si cette substance, transcendant le temps et l’espace, nimbait toute voix de son étrange souffle sacré.

De Quincey n’a jamais fumé d’opium. S’il l’avait fait, nous pouvons seulement imaginer jusqu’où il aurait poussé son extravagante